

VII

MARS

La petite chambre que loua le baron dans la maison de dame Perrino, la nièce du cousin du vieux sergent, était située au deuxième étage sur la rue.

Cette maison, construite durant le siècle précédent, était à l'extérieur surchargée de ces arabesques bizarres où s'ébalaient les caprices ingénieux de l'architecture de la Renaissance.

Une tourelle en saillie, ou, pour nous servir de l'expression technique, en encorbellement, construite à l'angle droit du bâtiment, servait de cage à l'escalier, qui grimpait péniblement aux étages supérieurs.

Chacun de ces étages, au nombre de trois, était garni de fenêtres formant des cintres surbaissés, nommés « cintres en anse de panier, » et le premier, s'avancant en forte saillie sur la rue, établissait ce qu'on appelait à cette époque un « avant solier, » espèce de galerie couverte qui protégeait contre la pluie ou l'ardeur du soleil les bourgeois qui devaient assis sur une poutre ou sur un banc de pierre devant la porte du logis.

Au-dessus de cette porte, suivant l'usage qui faisait des légendes, inscriptions latines ou françaises, un des ornements usités des maisons, on lisait cette devise, ou plutôt cette sentence, que l'architecte ingénieux et érudit avait appropriée à la destination du bâtiment :

QUI DOMUS EST VICTUSQUE DEGENS ET PATRIA DULCIS,
SUNT SATIS HÆC VITÆ; CÆTEBA, CURA, LABOR.

ce qui veut dire : « Maison et table convenables, donc patrie, suffisent à l'homme ; le reste n'est que fatigue et souci. »

Le toit, élevé et très-aigu pour faciliter l'écoulement des eaux, était garni au faite par une crête de plomb, et le pignon offrait orgueilleusement à l'œil ses sculptures étranges et son front orné.

La chambre, louée par le jeune homme au prix modeste d'une demi-pistole par semaine, était meublée suivant le goût de l'époque, qui admettait l'art et l'élégance, mais à laquelle toute idée de confortable était complètement inconnue.

Ainsi les portes étaient mal closes, les larges dalles qui recouvraient le plancher étaient froides, les tapisseries qui ornaient les murailles étaient souvent soulevées par la bise qui soufflait du dehors, et le jour n'arrivait dans l'intérieur qu'affaibli et terné à travers les châssis en plomb des fenêtres, dans lesquels étaient encadrés de très-petits vitrages.

Il n'y avait pas de cheminée : chaque maison n'avait alors qu'un chauffage ou « chauffe doux » situé dans la salle du rez-de-chaussée, immense cheminée sculptée, sous le manteau de laquelle s'abritaient locataires et propriétaires.

Un grand lit de chêne, un bahut, quelques escabeaux, une table et deux de ces sièges garnis de coussins d'étoffe nommés alors des « cacans, » composaient tout l'ameublement.

Quelque médiocre que fut ce logis, le baron l'avait accepté et s'en était contenté avec cette facilité de l'homme habitué à ne pas faire fi des plus mauvais gîtes.

Sans doute pour pénétrer plus tôt dans ce Paris qu'il ne connaissait pas et qu'il avait hâte de voir, le jeune homme avait, le matin, précédé son léger bagage, car vers la fin du jour, après qu'il eut quitté ses nouveaux amis La Guiche et d'Herbault et qu'il eut arrêté sa chambre dans la maison de dame Perrino, il était revenu à la porte Neuve, et, s'arrêtant là où il s'était arrêté

pour parler au vieux sergent, chef du poste, il promena un regard interrogateur sur la route qu'il avait parcourue avant son entrée dans la capitale, et qui descendait, en le suivant, le cours du fleuve.

Le baron avait si bien combiné son temps que l'attente ne fut pas de longue durée.

Quelques instants avant le coucher du soleil qui s'enfonçait à l'horizon, laissant se détacher, sombres et ombrées, sur un fond rouge et chaud, les tours massives de Notre-Dame, la tour de Nesles et les tourelles pointues de l'hôtel de Nevers, un homme conduisant une mule apparut dans la direction de cette partie extérieure de Paris qui devait vingt années plus tard devenir le cours la Reine.

Homme et bête avançaient lentement, l'un tirant l'autre par la bride.

La mule portait, placée en travers sur son dos, une valise de convenable grandeur.

En apercevant l'animal et son conducteur, le baron laissa échapper un soupir de satisfaction et, poussant son cheval, il courut au-devant d'eux.

Le conducteur arrêta la mule et salua le jeune voyageur.

— Rue du Hoqueton, dans la maison de dame Perrino, dit le baron ; puis il expliqua au paysan le chemin qu'il avait à suivre pour atteindre le logis, chemin que lui avait expliqué à lui-même le vieux sergent, quelques heures auparavant.

Bien certain que l'homme ne pouvait se tromper et faire fausse route, Marc reprit au grand trot le chemin qu'il venait de parcourir.

Une demi-heure après, il regagnait sa chambre où ne tardait pas à venir le rejoindre le conducteur de la mule, lequel déposa dans un coin la valise qui était passée du dos de l'animal sur les épaules de l'homme.

Le baron paya le prix du transport et renvoya le paysan.

La nuit était venue ; le jeune homme appela dame Perrino qui s'empressa de monter chez son nouveau locataire.

L'hôtesse du baron était une belle personne de trente à trente-cinq ans, grande, forte, grasse, brune de cheveux, de sourcils et de prunelles, blanche de peau, bien assise sur ses haanches puissantes, à la physionomie souriante, au sourire agaçant, aux dents blanches et bien rangées, au regard clair et hardi, à la démarche libre.

Au moral comme au physique, dame Perrino était ce que l'on est convenu de nommer une maîtresse femme, et si son sourire aimable, son air avenant, ses appâts luxuriants et sa fraîcheur attrayante attiraient les galants sur son passage, on devinait que son bras nerveux et sa main leste étaient de force à maintenir dans les bornes du plus strict respect les passions inspirées par sa solide beauté.

Dame Perrino apparut sur le seuil de la chambre tenant à la main un flambeau dans lequel brûlait une humble chandelle, car le luxe des bougies n'appartenait alors qu'aux maisons riches.

— Vous voulez sans doute souper, mon gentilhomme ? car il se fait tard, dit l'hôtesse en plaçant le flambeau sur une table.

— Ma foi ! dame Perrino, je n'y songeais pas, mais je sens que vous avez raison ; mon estomac crie famine ! répondit le baron en souriant.

— Que vous servirai-je mon gentilhomme ?

— Ce que vous voudrez, ma belle hôtesse.

— Un demi-quartier de venaison, une tarte aux raves, un